



HAL
open science

La construction de l'enfant Perec face à l'Histoire dans W ou le souvenir d'enfance

Maëlys Gilles

► **To cite this version:**

Maëlys Gilles. La construction de l'enfant Perec face à l'Histoire dans W ou le souvenir d'enfance. Littératures. 2011. dumas-00596137

HAL Id: dumas-00596137

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00596137>

Submitted on 26 May 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La construction de l'enfant Perec face à
l'Histoire dans *W ou le souvenir
d'enfance*.

GILLES
MAELYS

UFR Lettres et Arts

Mémoire de Master MES, parcours Lettres, 1^e année, soutenu le 17 mai 2011 en présence de
Madame BOIDIN Carole, ATER en littérature comparée, directrice de recherche.
Madame SAIGNES Anna, maître de conférences en littérature comparée.

Année universitaire 2010-2011

Sommaire

Introduction	2
I. L'impact de l'Histoire sur Perec	5
A. Omniprésence de la guerre	5
B. Les allusions à la littérature de jeunesse	6
C. W ou le nazisme en fiction	7
1) L'île comme métaphore du nazisme	8
2) Le chapitre 36.....	10
3) Les Jeux Olympiques au service du nazisme.....	11
4) L'île comme représentation de la Grèce antique	12
5) W ou la destruction de toute humanité	12
6) La fonction et la construction du récit fictionnel.....	16
D. Assimilation de son histoire à l'Histoire: un jeu de « cache-cache ».....	17
1) Gaspard Winckler : un double fictionnel de Georges Perec	19
2) Volonté de la part de Perec de se raconter	21
II/ Un récit d'enfance	23
A. L'insouciance liée à l'enfance, un procédé narratif et symbolique	24
1) Le recours à l'enfance : un danger	24
2) Une insouciance à double teneur	26
B. La valeur à accorder aux souvenirs	27
1) Des souvenirs dénaturés.....	27
2) Un récit fictionnel à ne pas négliger	29
3) Des souvenirs fragmentés.....	29
C. De la quête individuelle au façonnement d'une conscience collective.....	30
1) Une psychanalyse au service du récit d'une histoire collective.....	30
2) Un récit introspectif en perpétuelle recomposition	31
Conclusion	34
Bibliographie	35

Introduction

Georges Perec est né le 7 mars 1936 à Paris. Il a grandi Rue Vilin à Ménilmontant. Ses parents sont des émigrés juifs polonais. Quatre ans après sa naissance son père succombera à ses blessures de guerre. En 1940, sa mère décide de le mettre dans un train de la Croix Rouge qui l’emmène à Villard-de-Lans. Il vivra chez sa famille paternelle le temps de la guerre. En 1943, sa mère est déportée. C’est alors que Perec se retrouve sans famille et que sa tante l’accueille : ce n’est qu’à l’âge de 9 ans, en 1945, qu’il retournera vivre à la Capitale, accueilli puis adopté par Ester Bienenfeld, une tante paternelle, et son mari.

Georges Perec va combler ce manque familial en s’immergeant dans la littérature. Cela lui permet de construire son propre univers. Sa volonté d’écriture se remarque très tôt, notamment à travers son parcours scolaire. Ses premiers écrits apparaissent en 1955 dans les *Nouvelles* de la NRF et pour les *Lettres nouvelles*. Il connaît très vite le succès puisqu’en 1965 son roman *Les Choses* est récompensé par le prix Renaudot. Son goût pour les contraintes littéraires se retrouve dans ses œuvres. En 1969, il écrit *La Disparition*, un livre qui a, comme le titre l’indique, fait disparaître la voyelle « e ». Puis, trois ans plus tard, il écrit *Les Revenentes*, un livre qui contrairement au premier n’utilise que la voyelle « e ». C’est alors qu’en 1970, notre auteur trouve sa place au sein de l’OuLiPo¹. En 1975, il publie *W ou le souvenir d’enfance* puis en 1978, *La Vie mode d’emploi* qui sera couronné par le prix Médicis. Tout au long de sa carrière il tentera de « réhabiliter l’artifice littéraire »². C’est le 3 mars 1982 à l’hôpital Charles-Foy d’Ivry que notre écrivain meurt d’un cancer après une vie entièrement consacrée à sa passion, l’écriture.

W ou le souvenir d’enfance est une œuvre importante et caractéristique de la carrière de Georges Perec. Alors qu’il nous raconte un moment de sa vie, l’enfance, qui est généralement une période facile à vivre, sans heurts ou complications, Perec met en application son goût pour les jeux littéraires et les contraintes. Cela s’inscrit directement dans le choix de notre auteur et démontre son implication totale au sein de l’OuLiPo.

¹ Il s’agit d’un groupe d’écrivains fondé en France en 1960. «Que font les Oulipiens, les membres de l’Oulipo ? Ils travaillent. Certes, mais à quoi ? A faire avancer la Lipo. Certes, mais comment ? En inventant des contraintes. Des contraintes nouvelles et anciennes, difficiles et moins diiifficiles et trop diiifficiiles. La littérature Oulipienne est une littérature sous contraintes. », <http://www.ouliipo.net/oulipiens/O>, consulté le 11 mai 2011.

² http://calounet.pagesperso-orange.fr/biographies/perec_biographie.htm, consulté le 11 avril 2011.

Cet ouvrage allie la fiction à l'autobiographie. De prime abord, tout semble opposer les deux histoires qui le composent, l'une autobiographique, et l'autre fictionnelle. En effet, le récit fictionnel commence par la réception d'une lettre surprenante par le héros, nommé Gaspard Winckler et résidant alors en Allemagne. Cette partie fictionnelle se présente en deux temps. Dans le premier temps, Perec raconte l'histoire de ce personnage principal, Gaspard, rattrapé par son passé. En effet, un vieil allemand, Otto Apfelstahl, mène une enquête sur un jeune enfant porté disparu et s'aperçoit que l'identité de celui-ci a été donnée à Gaspard. La disparition de l'enfant, de sa mère et de quatre autres personnes s'est faite « au large de la Terre de Feu »¹. C'est sans autre transition que des points de suspension que Perec marque la fin de cette première partie qui demeure inachevée. En effet, dans la seconde nous n'entendrons plus parler de la recherche d'Otto Apfelstahl et nous ne saurons jamais ce qu'est devenu l'enfant. Cette seconde partie du récit consiste en une représentation de l'île W mais aussi du mode de vie des athlètes qui habitent à cet endroit.

La partie autobiographique semble, quant à elle, incertaine, comme le montrent les premières lignes : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance »². Le fait que les deux narrations, fictionnelle et autobiographique, se font à la première personne du singulier, les lie de façon inévitable. Cela, d'autant plus que le roman noue les deux histoires également dans sa présentation. Le récit fictionnel est intercalé avec la partie autobiographique. Ce qui les différencie clairement c'est la typographie : la fiction est écrite en italique et l'autobiographie en romaine. La barrière qui distingue les deux récits reste cependant très floue. Effectivement, par moments il est difficile de dissocier le personnage de Gaspard du Je que l'on attribue spontanément à Perec, tout comme il est compliqué de différencier l'île de W, où règne l'horreur de l'univers, de la guerre dans laquelle a grandi notre auteur.

W ou le souvenir d'enfance est une véritable autobiographie de Georges Perec malgré la présence d'une importante partie fictionnelle. D'ailleurs, cet aspect du récit entretient un véritable lien avec la vie de l'auteur. En effet, ce dernier a connu la Seconde Guerre mondiale et la seconde partie du récit fictionnel peut être ressentie

¹ Georges Perec *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p.43.

² *Ibid.*, p. 17.

comme une « allégorie du nazisme »¹. En ce sens, nous constatons l'impact que ce drame historique a provoqué chez notre écrivain.

Parmi les études sur ce roman, les analyses d'Anne Roche et Isabelle Dangy sont facilement abordables et compréhensibles, ce qui m'a amenée à les privilégier. Elles abordent l'œuvre de Perec de façon parfaitement accessible pour un public qui n'est pas forcément spécialiste de Perec. Elles cherchent à expliquer l'œuvre dans son intégralité sans accentuer un aspect par rapport à l'autre. Elles ont abordé l'idée de l'enfant Perec dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale mais selon moi, de manière trop rapide. C'est pourquoi, j'ai décidé de m'intéresser uniquement à la construction de l'enfant Perec dans le contexte historique de la Seconde Guerre mondiale. Ma réflexion apporte de nouveaux éléments à ce propos qui n'ont pas été abordés par ces deux auteures.

Ces rapports entre partie fictionnelle et autobiographie m'ont en effet amenée à me questionner sur l'enfant Perec. Il est important pour l'auteur de revenir sur cette période de sa vie qui lui a été volée. Cette absence d'enfance a engendré d'importantes difficultés dans sa construction personnelle. C'est pourquoi nous allons nous demander : comment est-il possible pour un enfant de se construire dans un tel univers ? Il a en effet grandi dans un monde qui a été touché par l'horreur et les atrocités de la guerre. Plus particulièrement, notre étude portera sur la construction littéraire de la mémoire et les effets littéraires produits par les défauts de celle-ci.

Dans un premier temps il s'agira de constater l'impact de l'Histoire sur Perec. Cette partie cherchera à montrer l'omniprésence de la guerre dans la vie de Perec, car cette période a véritablement été un traumatisme pour l'auteur qui semble incapable d'en faire abstraction. L'Histoire le hante. Puis, dans un second temps il conviendra de reconnaître *W ou le souvenir d'enfance* comme un récit d'enfance. Ainsi, nous démontrerons que l'auteur cherche à combler son absence d'enfance à travers son récit, et à faire œuvre de mémoire à partir de ce récit d'enfance. La mémoire, bien qu'altérée, s'y retrouve centrale.

¹ Anne Roche, *Anne Roche commente W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec*, Paris, Gallimard, 1997, p. 146.

I. L'impact de l'Histoire sur Perec

L'intégralité du récit de Georges Perec, tout comme sa vie, est empreinte de la Seconde Guerre mondiale. Nous pouvons le constater dans *W ou le souvenir d'enfance*, en général mais surtout, de façon encore plus spectaculaire, dans les chapitres fictionnels, où l'île de W est une véritable métaphore du nazisme. L'importance de cet épisode historique sur l'auteur peut se résumer par une formule du roman, dans laquelle il assimile sa propre histoire à « la Grande, l'Histoire avec sa grande hache »¹.

A. Omniprésence de la guerre

Assez rapidement dans le livre, le régime hitlérien est clairement désigné : « Hitler était déjà au pouvoir et les camps fonctionnaient très bien »². Dès lors, nous retrouvons constamment des références à l'Occupation allemande : « Il y eut, en effet, plusieurs fois, des bombardements tout près » ou encore « une fois, les Allemands vinrent au collège »³. Les Allemands sont installés et la guerre implantée. De fait, la guerre est omniprésente dans l'œuvre. Dès les premières lignes du chapitre II, le lien est fait entre ce contexte historique et les souvenirs personnels de l'auteur : « j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans »⁴. Le décor est alors planté pour les souvenirs d'enfance.

De plus en plus au fil du livre, le vocabulaire guerrier s'immisce dans la vie quotidienne. Une phrase peut ainsi nous servir d'exemple : « C'est pour cette raison que tous les membres de ma famille adoptive [...] se réfugièrent à Villard-de-Lans en même temps que quelques-uns de leurs alliés »⁵. Les termes « alliés » et « réfugièrent » renvoient directement à la guerre et aux suites de la débâcle de 1940.

Pourtant le terme « alliés » fait également référence, dans le contexte des souvenirs, à « des parents lointains » venus à Villard-de-Lans parce que « l'air semi-montagnard » de cette ville « avait été recommandé », avant la guerre, pour soigner l'asthme des cousins de Perec⁶. Ainsi, nous pouvons remarquer que ces termes n'ont pas forcément de raison d'être employés, et dire « alliés » plutôt que « parents » a un poids symbolique important. La guerre n'est pas présente directement, « physiquement » dans

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Gallimard, Paris, 1975, p. 17.

² *Ibid.*, p. 35.

³ *Ibid.*, p. 37 et 139.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 107.

⁶ *Ibid.*

ce contexte, mais le traumatisme subi par l'enfant est suggéré par la construction du souvenir. L'auteur parvenu à l'âge adulte ne distingue pas, dans ce passage, le cadre guerrier de celui de la vie quotidienne, et le vocabulaire de la guerre envahit tous les aspects de l'existence de l'enfant transporté dans un nouvel espace, « adoptif ». Ces termes liés à la guerre font ressortir l'innocence de l'enfant, qui n'a pas conscience que dans ce refuge, il est protégé de la guerre. Un autre milieu est construit, fondé sur les alliances et l'adoption, ce qui atténue la séparation d'avec les parents. Mais une profonde rupture a eu lieu, et l'Histoire s'inscrit dans le quotidien : pour l'enfant comme pour ses contemporains, la guerre s'impose, elle change leur manière d'être, leur façon de penser et de s'exprimer. Ainsi, le narrateur adulte rend perceptible la fracture vécue par un si jeune enfant, mais il propose aussi une métaphore de la France occupée.

Les souvenirs épars proposent ainsi, par touches successives, une réflexion sur le sens de l'Histoire dans le cas de cette guerre, réflexion qui ne peut se dire que dans des signes disséminés dans le texte. Comme l'indique Isabelle Dangy : « au fur et à mesure que le récit autobiographique progresse, il intègre de plus en plus fréquemment des notations, même brèves, même sous forme de négation, en rapport avec la guerre et son évolution »¹.

Ainsi, c'est, pour ainsi dire, petit à petit, en douceur, que Perec cherche à amener son lecteur à percevoir l'atrocité de la guerre.

B. Les allusions à la littérature de jeunesse

Cette dramatisation de l'enfance passe aussi par des allusions aux lectures de l'enfant. Nous pouvons constater que le roman est pourvu de nombreuses allusions, explicites et implicites à la littérature de jeunesse. Perec fait référence à *L'Île rose* de Charles Vildrac : « Peut-être même y avait-il, quelque part, un gros tas de pavés de bois joliment cubiques dont nous faisons des fortins et des automobiles comme les personnages de *L'Île Rose* de Charles Vildrac »². L'auteur ne retient que les activités ludiques des personnages de l'œuvre. Perec fait également référence à « l'épisode de Cosette chez les Thénardier » et « *La petite marchande d'allumettes* d'Andersen »³. Ces deux dernières références à la littérature de jeunesse marquent une lueur d'espoir pour l'enfant Perec. En effet, dans les deux œuvres, les personnages principaux sont des

¹ Isabelle Dangy, *Etude sur W ou le souvenir d'enfance Georges Perec*, Paris, Ellipses, 2002, p.63.

² Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p.72.

³ *Ibid.*, p.60.

enfants à l'enfance difficile mais qui connaissent une fin heureuse. Même si dans le conte d'Andersen la petite fille décède, cela s'avère un soulagement pour elle.

Nous constatons que ce que Perec retient des histoires destinées à la jeunesse, ce ne sont que des éléments peu enrichissants et qui peuvent, à nous lecteurs, apparaître comme anodins. Ainsi, nous remarquons que la littérature de jeunesse à laquelle notre auteur fait référence se conclut toujours sur une pointe positive permettant de ce fait à l'enfant Perec d'avoir confiance en l'avenir. Dès lors, nous pouvons admettre que ces diverses histoires ont modelé sa conscience d'enfant¹.

Mais ces fictions pour enfants sont trop optimistes. Le texte déconstruit ces visions optimistes puisqu'il les utilise uniquement dans des situations tristes qu'il a vécues. Prenons pour exemple :

Et ma mère là-dedans, petite chose de rien du tout, haute comme trois pommes, enveloppée quatre fois dans un châle tricoté, trainant derrière elle un cabas tout noir qui fait deux fois son poids².

Ainsi, nous remarquons que c'est la vision de sa mère, frêle et fragile, qui le conduit à une comparaison avec *La petite marchande d'allumettes*. La misère des personnages des contes est rendue bien réelle par les méfaits de l'Histoire, hélas personne ne vient les sauver, et la mère n'a pas connu de mort rédemptrice. La déconstruction que propose Perec de la littérature de jeunesse peut être mise en parallèle avec la fiction de W qui présente une autre réflexion sur l'histoire.

C. W ou le nazisme en fiction

Dans ce dispositif, la partie fictionnelle n'est en effet pas moins liée à la réflexion historique que la partie autobiographique. En effet, au chapitre 36, chapitre qui clôt l'ouvrage, Perec cite un passage de *L'Univers concentrationnaire*, de David Rousset, et le lecteur, qui a pu lire de façon alternée l'autobiographie et l'histoire de l'île de W, prend très vite conscience que ce que décrit David Rousset n'est autre que ce qui se passait sur l'île en question. Un lecteur qui n'aurait pas perçu une représentation des camps de concentration à travers la métaphore de l'île en prendrait alors toute conscience à la lecture de ce passage :

pas de travail, du "sport", une dérision de nourriture. [...] le sport consiste en tout : faire tourner très vite les hommes pendant des heures sans arrêt, ...³.

¹ Je reviendrai sur cette « conscience d'enfant » dans la seconde partie.

² Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p.50.

³ *L'Univers concentrationnaire*, cité par Georges Perec dans *W ou le souvenir d'enfance*, p. 221-222.

L'histoire de W peut être considérée comme une représentation du nazisme, comme nous allons tenter de le montrer dans cette sous-partie : en quoi la partie fictionnelle peut-elle être considérée comme une mise en image, une dénonciation narrativisée du nazisme ?

Le texte indique qu'à l'époque de la rédaction de W c'est Perec, l'enfant, qui écrit: « A treize ans, j'inventai, racontai et dessinai une histoire »¹. Par la suite, Perec adulte reconnaît : « je n'avais pratiquement aucun souvenir de W »². De ce fait, nous serions tentés de penser que l'histoire nous est racontée initialement du point de vue d'un enfant mais revisitée par un adulte. Le thème de l'histoire racontée par l'enfant montre la difficulté pour l'enfant Perec de se construire dans un tel univers, celui de la guerre. Mais avant de revenir sur ce point, il est important d'étudier la façon dont ce récit, dans sa candeur enfantine, représente une métaphore du nazisme sous la forme d'une île utopique.

1) L'île comme métaphore du nazisme

Cette réflexion a déjà été abordée par Anne Roche et Isabelle Dangy. La première reconnaît « W comme une allégorie du nazisme »³. Quant à la seconde, elle expose le camp W comme « un reflet à peine déguisé de l'organisation des camps et de l'idéologie nazie qui la sous-tend »⁴. Il s'agit donc d'un point du roman que nous ne pouvons pas éviter, et nous nous proposons d'approfondir cette réflexion, sur laquelle les deux critiques passent rapidement. Nous voudrions notamment démontrer que cette idéologie est omniprésente dans cet ouvrage, prouvant l'impact que cela a eu sur l'enfant Perec.

L'île de W est une véritable allégorie du nazisme. Cet endroit est composé de quatre villages et consacre un amour passionnel, démesuré ; pour le sport. En effet, le narrateur de cette partie fictionnelle laisse entendre cette folie dès lors qu'il parle du fondateur de l'île :

un champion (d'autres disent un entraîneur) qui, exalté par l'entreprise olympique, mais désespéré par les difficultés que rencontrait alors Pierre de Coubertin et persuadé que l'idéal olympique ne pourrait qu'être bafoué, sali, détourné au profit de marchandages sordides, soumis aux pires compromissions par ceux-là mêmes qui prétendaient le servir, résolu de tout mettre en œuvre pour fonder, à l'abri des

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 17-18.

² *Ibid.*, p. 18.

³ Anne Roche, *Anne Roche commente W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec*, Paris, Gallimard, 1997, p. 146.

⁴ Isabelle Dangy, *Etude sur W ou le souvenir d'enfance Georges Perec*, Paris, Ellipses, 2002, p. 91.

querelles chauvines et des manipulations idéologiques, une nouvelle Olympie¹.

Ainsi, nous remarquons que l'amour pour le sport dépasse l'entendement.

Il est ici intéressant de rappeler qu'Hitler vouait un véritable culte au sport et qu'il a également présidé la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques d'été à Berlin le 1^{er} août 1936. Or force est de constater que cette année correspond aussi à celle de la naissance de l'auteur, mais aussi que l'endroit où l'allégorie du nazisme est la plus forte se trouve au chapitre 36 du roman. Il s'agit du dernier chapitre de la partie fictionnelle, là où tout se dénoue, où le lecteur prend conscience de tout.

En effet, dans ce chapitre, nous avons l'impression que l'auteur révèle tout à son lecteur :

Immergé dans un monde sans frein, ignorant des Lois qui l'écrasent, tortionnaire ou victime de ses compagnons sous le regard ironique et méprisant de ses Juges, l'Athlète W ne sait pas où sont ses véritables ennemis, ne sait pas qu'il pourrait vaincre et que cette Victoire serait la seule vraie qu'il pourrait remporter, la seule qui le délivrerait. Mais sa vie et sa mort lui semblent inéluctables, inscrites une fois pour toutes dans un destin innommable².

Ainsi, le lecteur réalise que les habitants de W sont de véritables prisonniers, des hommes à qui les dirigeants de cette île ont ôté toute forme d'humanité. Cette idée est reprise quelques lignes plus bas :

Et il semble bien que toute son énergie [de l'habitant] soit consacrée à cette seule attente, à ce seul espoir d'un miracle misérable qui lui permettra d'échapper aux coups, au fouet, à l'humiliation, à la peur.

Les Wasps ne sont responsables de rien, même pas de leur vie. Les gouvernants sont alors partout, contrôlant tant l'organisation de l'île que ses sujets. Cela peut rappeler la traite des noirs et le *Code Noir* de Colbert en 1685. En effet ce code, qui s'appliquait sur les terres françaises d'Amérique, déterminait le rôle des maîtres et de leurs esclaves. Il précisait que l'esclave était la propriété du maître en tant que bien meuble et qu'ainsi il pouvait en faire ce qu'il voulait, le vendre, le donner, l'acheter. Ce texte déclarait également que la torture était interdite mais que les châtiments corporels étaient autorisés si le maître les jugeait nécessaires.

Nous pouvons reconnaître une certaine confusion puisque, d'une part, le texte dit clairement que les athlètes ne savent pas qu'ils peuvent vaincre. D'autre part, les habitants de l'île sont des WASP (white anglo-saxon protestant), ce qui rappelle les

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 95.

² *Ibid.*, p. 218. Pour cette citation et la suivante.

aryens d'Hitler. De ce fait, il semble intéressant de montrer qu'il y a une ambiguïté sous-jacente. En effet, il semblerait que l'auteur, tout en dénonçant la politique hitlérienne, mette en image la population même de l'Allemagne. Hitler valorisait les activités sportives des siens ; ainsi, les WASP qui sont contraints au sport peuvent être perçus également comme une représentation de la population allemande. Ainsi, nous pouvons reconnaître la société concernée comme une allégorie des camps, mais également une allégorie de la société allemande elle-même, enrégimentée et maltraitée par les nazis sans avoir conscience qu'elle pouvait se révolter. L'allégorie grossit bien évidemment le trait, représentant les Allemands comme une société sans opposants. Perec fait le choix d'une réflexion complexe sur l'histoire et le totalitarisme, et non d'une allégorie simple.

2) Le chapitre 36

Le fait que tout cela se déroule au chapitre 36 a probablement été une volonté de la part de l'auteur. 1936 : date où tout commence, chapitre 36 : là où tout se termine, comme si la boucle était bouclée. Rappelons ici que les membres de l'OuLiPo, dont fait partie Perec, se plaisent à s'imposer des contraintes sous forme de chiffres afin de renouveler la production des textes littéraires¹.

Mais cette pratique n'est que rarement arbitraire, comme ici pour le chiffre 36 qui est aussi la date de naissance de l'auteur. Ainsi, le fait d'utiliser le chiffre 36 pour ce chapitre permet d'inscrire Perec dans une démarche symbolique, proche de la pratique cabaliste, ce qui rappelle d'ailleurs la judéité de Perec. La cabbale propre à la religion juive propose une interprétation de la Bible où le symbolisme est central². La cabbale apporte une grande importance aux symboles : « Le but de l'expression symbolique est au contraire de rendre clair à l'intuition ce que l'entendement ne saurait saisir par ses

¹ D'ailleurs, nous pouvons rapprocher cette insistance sur les chiffres, (36 pour le chapitre explicatif, 37 pour le dernier chapitre), des propos de Marc Lapprand dans sa *Poétique de l'OuLiPo*. Dans sa liste de chiffres composant un « abécédaire numérogique » de l'OuLiPo, il n'y a pas de chiffre 36, mais l'entrée 37 est intéressante : « 37. nombre premier employé par Georges Perec pour un « essai de saturation onomastique de Jacques Roubaud » (Action poétique, n°85, p.79). Le choix du nombre 37 provient de ce que c'est un nombre premier, palindrome de 73 (nombre premier également), et enfin parce que $73=36+1+36$ (sans oublier le marquage autobiographique de ces nombres chez Perec, né le 7.3.36, et qui a 37 ans en 73). Les propriétés du couple (37,73) ont permis de parler de ces nombres de Perec », c'est-à-dire un couple d'entiers (p,p') tels que p' se lit à l'inverse de p, et $p'=2p-1$. (Marc Lapprand, *Poétique de l'OuLiPo*, Amsterdam, Rodopi, 1998, p.36).

² Guy Casaril, *Rabbi siméon bar yochai et la Cabbale*, Paris, Le Seuil, 1961, p. 3. Il rappelle que c'est au XII^{ème} qu'est « donné le nom de *Cabbale* : un ensemble de doctrines et de modes de vies étudiés et pratiqués par les plus "mystiques" des Juifs. » En effet, la *kabbala* « c'est le message spirituel transmis à l'homme sans l'intermédiaire d'un texte, de bouche à oreille. »

seules forces »¹. C'est ce que fait ici Perec, en faisant du chapitre 36 un chapitre où le lecteur doit faire preuve de sa capacité d'interprétation.

Ce chiffre a également donné lieu à de nombreuses interprétations : il est notamment l'association du chiffre 3 qui est le symbole du feu et du chiffre 6 qui symbolise les six membres : la tête, le tronc, les deux bras et les deux jambes². Une autre tendance reconnaît à travers ces deux significations la représentation du diable ou de Satan, ainsi que le mal qu'il personnifie. Nous pouvons établir un parallèle entre le choix fait par Perec de conclure son allégorie au chapitre 36 et la date d'ouverture des Jeux Olympiques, qui évoque Hitler. En effet, si nous nous en tenons à la symbolique de ce chiffre, nous pourrions dire que l'île W et donc Hitler ne sont autres que la représentation du Diable. Il demeure alors une forte symbolique du chiffre dans ce roman.

3) Les Jeux Olympiques au service du nazisme

Il convient également de rappeler que lors de cette cérémonie organisée à Berlin par Hitler, les athlètes des différents pays optent pour le salut hitlérien plutôt que le salut olympique. Les sportifs allemands avaient pour mission de « servir à promouvoir le mythe de la supériorité raciale «aryenne» et de ses prouesses physiques »³. Ainsi, nous constatons qu'Hitler contrôlait tout. Le chancelier avait la volonté de se servir des Jeux Olympiques pour mieux installer sa politique : « Seuls quelques journalistes, tels que William Shirer, comprirent que le spectacle offert à Berlin n'était qu'une façade cachant un régime raciste, oppressif et violent »⁴. Ce journaliste, historien et écrivain américain s'est fait connaître principalement pour « sa couverture des annexions nazies en 1938-1939 et du déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale pour la CBS depuis Berlin »⁵. Cet homme est spécialisé dans cette période historique, il a écrit de nombreux ouvrages à ce sujet. Sa vision des Jeux Olympiques semble parfaitement appropriée lorsque nous connaissons la suite des événements. En effet, Hitler donnait l'image d'une Allemagne sportive, festive pour mieux diffuser sa politique. Les Jeux ont donc servi de propagande à Hitler.

¹ Guy Casaril, *Rabbi siméon bar yochai et la Cabbale*, Paris, Le Seuil, 1961, p. 4.

² Georges Ifrah, *Histoire universelle des chiffres*, Paris, Seghers, 1981, p. 472.

³ <http://www.usmmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=284> consulté le 14 avril 2011.

⁴ *Ibid.*

⁵ http://fr.wikipedia.org/wiki/William_L._Shirer, consulté le 27 avril 2011.

4) L'île comme représentation de la Grèce antique

Cet attachement au sport chez Hitler s'est d'ailleurs fondé sur un rapprochement avec la Grèce antique qui elle-même accordait une grande importance à cette pratique. La dimension politique des Jeux Olympiques antiques est une autre strate historique à laquelle le roman peut faire allusion. Tout comme dans les camps de concentration, les hommes de la Terre de Feu sont séparés des femmes et des enfants : « Les femmes W sont tenues dans des gynécées. » pour « les protéger des hommes »¹. A travers le terme de « gynécées » l'auteur construit un parallèle avec la Grèce antique. En effet ce terme désigne un « appartement réservé aux femmes, chez les Grecs anciens »². Ainsi, nous remarquons qu'un lien noue la politique hitlérienne à la Grèce antique. Par l'emprunt de ce terme, Perec a certainement voulu dénoncer, par la même occasion ce qui se faisait en Grèce et à Sparte en particulier³. Effectivement, tout comme sur l'île W, les femmes sont exclues et ne sont que des objets de désirs sexuels. Perec critique ce fonctionnement et dénonce indirectement la Grèce comme précurseur des atrocités commises par Hitler. Le culte sportif qui règne sur l'île mais aussi l'organisation des villages plongent donc le lecteur dans la politique hitlérienne, les camps nazis mais aussi, plus largement, dans une réflexion politique sur les représentations du corps. Outre l'Allemagne et la Grèce, le lecteur peut penser aussi à l'idéologie soviétique de la performance sportive.

5) W ou la destruction de toute humanité

Bien plus, dans le roman, les corps sont soumis à une lutte contre la mort, comme dans tous les camps totalitaires. Le rapprochement avec les camps d'extermination se marque également par le fait que les hommes portent les mêmes tenues : « un survêtement gris frappé dans le dos d'un immense W blanc »⁴. Ce « w » fait penser, bien évidemment, à l'insigne hitlérien des nazis, mais aussi à la croix de David que devaient porter les juifs lors de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p 167.

² *Dictionnaire encyclopédique*, Larousse, 2000 ; p. 733.

³ Le système social de W rappelle Sparte, du moins dans la façon dont on s'est représenté son système jusqu'aux années 1950 : les citoyens spartiates se nomment « égaux » (*homoioi*), mais celui qui s'avère déficient physiquement subit des brimades, et un choix des nouveaux-nés se fait sur des critères physiques. De même, l'éducation des hommes de W qui doivent passer par des territoires sauvages rappelle l'éducation spartiate (voir Werner Jaeger, *Paideia, La formation de l'homme grec*, Paris, Gallimard 1988 (chap. L'Éducation d'État à Sparte, p. 109 à 132).

⁴ Georges Perec *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 96.

véritablement de discrimination. Tant par cette croix que par cette lettre, les gens étaient catégorisés. En effet, les nouveaux n'ont, quant à eux, aucune identité :

On les appelle les "novices". On les reconnaît à ce qu'ils n'ont pas de W sur le dos de leurs survêtements, mais un large triangle d'étoffe blanche, cousu la pointe en bas¹.

Ainsi, il naît une sorte de discrimination, on leur ôte toute forme de personnalité. Ils n'ont plus d'identité, plus aucune pointe d'humanité. Le parallèle avec les lois discriminatoires voulues par le nazisme est patent.

Nous pouvons reconnaître une autre réflexion sur les signes. Cela permet d'établir un nouveau parallèle entre Perec et l'OuLiPo, puisqu'il s'agit d'une autre contrainte que cette « école » s'impose. Dans le cadre de *W ou le souvenir d'enfance*, elle prend une ampleur historique et poignante. Ainsi, nous pouvons constater que les exercices de l'OuLiPo ne sont pas de simples jeux littéraires gratuits, comme parfois on le laisse entendre. Perec est alors parfaitement influencé par ce « groupe » littéraire qui désire renouveler la production littéraire en lui donnant des contraintes. Cependant, dans *W ou le souvenir d'enfance*, le jeu formel prend un sens profond, voire existentiel pour Perec. D'ailleurs, ce jeu semble sans limite puisque nous pouvons remarquer qu'à travers les pages 109-110 Perec change le W en étoile de David et en SS. Ainsi, Perec cherche peut-être à choquer en associant à travers la simple lettre, W, les nazis aux juifs.

L'organisation de W tente de détruire toute forme d'humanité :

La disparition des noms et leur remplacement par des titres stéréotypés et des matricules est une première étape dans ce processus de déchéance. La soumission non seulement aux traitements physiques les plus durs, mais aussi aux humiliations qui tournent les athlètes en ridicule, l'obligation pour les faibles de participer à des cortèges grotesques ou à des parodies d'épreuves, ôtent à la personne humaine le respect qui lui est dû »².

Il s'agit de détruire l'humanité telle que se l'imaginent les Européens, au profit d'une nouvelle humanité plus contrôlée. On voit ainsi que l'île est moins une représentation de l'histoire avérée du nazisme, qu'une représentation de l'humanité rêvée par cette idéologie.

Les athlètes se doivent de réussir les épreuves sportives afin de se garantir une existence décente. Comme sous le III^{ème} Reich, la population est soumise au rationnement, les « repas sont calculés de façon à ne pas satisfaire pleinement les

¹ Georges Perec *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 134.

² Isabelle Dangy, *Etude sur W ou le souvenir d'enfance Georges Perec*, Paris, Ellipses, 2002, p. 93-94.

besoins diététiques et énergétiques des athlètes »¹. Les hommes seront nourris en fonction de leurs compétences physiques. Il y a sans doute ici une allusion à la famine délibérément entretenue dans les camps, même si l'on peut aussi songer aux cartes de rationnement. Effectivement, suite à l'occupation allemande et l'arrêt des échanges commerciaux, dès 1941 la France connaît une période de pénurie qui engendre l'installation d'un système de tickets de rationnement. A partir de la fin de l'année 1941, il est impossible d'acquérir n'importe quel bien de consommation sans échanger un ticket. Les cartes de rationnement sont attribuées en fonction de la catégorie à laquelle les personnes appartenaient : les nouveaux nés, les vieillards, les jeunes, les adultes,...

Ainsi, sur l'île il s'agit de faire naître un esprit de compétition entre les habitants. De plus, ce système de rationnement est parfaitement ridicule puisque ce sera le gagnant de l'épreuve qui sera nourri au mieux. De ce fait, les autres n'auront pas la satisfaction des besoins journaliers pour être au meilleur de leur forme et espérer battre le tenant du titre. C'est un cercle vicieux qui règne comme cela était le cas dans les camps d'extermination. Chaque déporté devait travailler pour espérer recevoir sa ration. Il va de soi que «la grande majorité des Athlètes [comme les déportés] seraient donc sous-alimentés d'une manière chronique»². A travers cette citation nous remarquons une ironie de la part du narrateur qui lui permet de démontrer l'absence de logique du système. En effet, la politique de l'île repose sur un illogisme évident : les perdants n'auront jamais la possibilité de détrôner le vainqueur puisqu'ils ne seront pas nourris convenablement. De ce fait, nous observons une inégalité des chances qui traduit un système basé sur une politique absurde.

Tout comme Hitler qui voyait en la race aryenne un idéal à travers des critères tout à fait subjectifs, il en est de même sur la Terre de Feu :

Un novice faiseur de grimaces, ou affligés des tics, ou légèrement handicapés, s'il est par exemple rachitique, ou s'il boite, ou s'il traîne un peu la patte, ou s'il présente quelques tendances à l'obésité, ou s'il est au contraire d'une maigreur extrême, ou s'il est atteint d'un fort strabisme, risquera fort — mais l'on court souvent des risques encore plus grands que d'être livré aux facéties d'un public hilare — d'être affecté à l'équipe du pentathlon ou du décathlon³.

Ainsi, nous remarquons des critères parfaitement abusifs et injustifiés, que nous pouvons retrouver dans l'idéologie raciale d'Hitler. Les personnes différentes, qui

¹ Georges Perec *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 126.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 120.

n'entrent pas dans la « norme » sont complètement exclues et même sujettes à des moqueries. Dès lors, le parallèle entre la Terre de Feu et la politique hitlérienne peut être établi. Il s'agit de créer une race idéalisée dont les fondements seraient parfaitement partiels et injustes.

Au passage, nous pouvons établir un lien entre l'auteur enfant et son regard sur l'Histoire. Effectivement à plusieurs reprises dans le roman, Perec écrit qu'il a « de grandes oreilles »¹ et comme nous le savons, les Juifs, à cette époque, étaient persécutés notamment parce qu'ils étaient censés être faibles et difformes physiquement. La parole de l'enfant prend alors une grande importance puisqu'il insiste sur sa différence physique et que cela constituait un critère de choix pour l'époque. De ce fait, nous pouvons penser que ce défaut lui a souvent été reproché lors de son enfance, d'autant plus que le physique était un motif d'exclusion.

Ainsi, comme le montre parfaitement Isabelle Dangy, W tourne au ridicule ses habitants, l'homme est alors réduit au statut d'objet divertissant. Cela se constate notamment lors des Atlantiades puisque

on amène alors sur le Stade central les femmes présumées fécondables, on les dépouille de leurs vêtements et on les lâche sur la piste où elles se mettent à courir du plus vite qu'elles peuvent. On leur laisse prendre une demi-tour d'avance, puis on lance à leur poursuite les meilleurs Athlètes W, c'est-à-dire les deux meilleurs de chaque discipline dans chaque village, soit, en tout, puisqu'il y a vingt-deux disciplines et quatre villages ; cent soixante-seize hommes »².

Dès lors, nous constatons que les habitants n'ont plus d'humanité.

De plus, « la Loi est implacable, mais la Loi est imprévisible. Nul n'est censé l'ignorer, mais nul ne peut la comprendre »³. Les « Wasp » sont alors piégés, ils doivent connaître une loi qui ne comprennent pas⁴. Ainsi, nous reconnaissons toute l'incohérence de ce système à l'image du système nazi. La justice est mauvaise et contradictoirement injuste, elle manipule :

Mais l'on connaît assez le monde W pour savoir que ses Lois les plus clémentes ne sont jamais que l'expression d'une ironie un peu plus féroce⁵.

Ainsi, il convient de reconnaître une certaine sournoiserie à ce système politique, juridique. En effet, il se veut toujours orienté vers la méchanceté. Il s'agit d'un

¹ Georges Perec *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975., p. 74-75.

² *Ibid.*, p. 168-169.

³ *Ibid.*, p. 157.

⁴ *Ibid.*, p. 95.

⁵ *Ibid.*, p. 209.

fonctionnement parfaitement abusif. Nous sommes véritablement dans une dictature comme cela était le cas sous le III^{ème} Reich.

6) La fonction et la construction du récit fictionnel

Tous ces éléments nous invitent à conclure sur la fonction et la construction de cette partie fictionnelle . Dès les premières lignes de cette partie, dans le chapitre I, soit dès le commencement de l'œuvre de Perec, la narration semble être détachée et donne l'impression que le narrateur approuve ce qui se passe sur la Terre de Feu. Finalement, nous nous rendons compte, bien assez vite, que « la métaphore permet d'affronter la vérité »¹ mais aussi se révèle être plus dénonciatrice que la partie autobiographique. Dans le chapitre 36, le dernier paragraphe de la partie fictionnelle, nous ne sommes plus dans la métaphore du nazisme mais véritablement dans sa représentation :

il faudra qu'il poursuive longtemps son chemin avant de découvrir, enfouis dans les profondeurs du sol, les vestiges souterrains d'un monde qu'il croira avoir oublié : des tas de dents d'or, d'alliances, de lunettes, des milliers et des milliers de vêtements en tas, des fichiers poussiéreux, des stocks de savon de mauvaise qualité².

Les fours crématoires sont explicitement représentés. En effet, les nazis dépouillaient les déportés de leurs moindres objets de valeurs, les déshabillaient,... Jusqu'aux derniers instants de leur vie ils leur enlevaient tout signe d'humanité. Le fait que le narrateur précise que le chemin sera long avant de découvrir la vérité dénonce la pratique des autres pays qui ont attendu beaucoup trop longtemps avant de s'allier contre l'Allemagne. Les fours crématoires étaient retirés et chacun faisait comme s'ils n'existaient pas³.

La partie autobiographique se finit également sur une incrimination :

J'ai oublié les raisons qui, à douze ans, m'ont fait choisir la Terre de Feu pour y installer W : les fascistes de Pinochet se sont chargés de donner à mon fantasme l'ultime résonance : plusieurs îlots de la Terre de Feu sont aujourd'hui des camps de déportation⁴.

Ainsi, nous remarquons l'impact qu'a eu la Seconde Guerre mondiale sur notre auteur, au point qu'il fait un amalgame entre le dictateur allemand et le dictateur chilien. L'île de W apparaît alors comme une sorte de prédiction de la dictature chilienne que Pinochet mettra en place de 1973 à 1990. Ainsi, l'île W serait une allégorie du

¹ Isabelle Dangy, *Etude sur W ou le souvenir d'enfance Georges Perec*, Paris, Ellipses, 2002, p. 98.

² Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p 200.

³ Raul Hilberg, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Troisième édition Fayard, 2006, Gallimard, 2006.

⁴ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p 222.

totalitarisme. De ce fait, notons une dénonciation générale, de la part de Perec, des systèmes totalitaires. Il semblerait que ce fonctionnement politique, à parti unique, qui a la volonté d'imposer une seule idéologie aux citoyens, ne ferait qu'instaurer la terreur.

Mais la dénonciation politique n'est qu'un aspect du livre. Tout au long de son livre, Perec assimile son histoire personnelle à l'Histoire, ce qui le conduit à en oublier l'importance de sa propre vie. Il convient donc de revenir sur cette articulation entre mémoire personnelle, réflexion sur l'histoire et création littéraire.

D. Assimilation de son histoire à l'Histoire: un jeu de « cache-cache »

Dès le début de son récit, Perec montre qu'il a conscience que son histoire personnelle se construit en parallèle de l'Histoire :

"Je n'ai pas de souvenirs d'enfance": je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé: une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place: la guerre, les camps¹.

L'auteur s'efface pleinement derrière le contexte historique auquel sa naissance, son enfance, sont liées. Cela donne l'impression qu'il n'a pas d'histoire personnelle, mais une histoire commune :

Ce qui était sûr, c'est qu'avait déjà commencé une histoire qui, pour moi et tous les miens, allait bientôt devenir vitale, c'est-à-dire, le plus souvent, mortelle².

L'auteur reconnaît que l'Histoire sera directrice de son devenir mais également de tous ses proches. Ainsi, il invite le lecteur à considérer qu'il se laissera guider par le rythme de la guerre et qu'il n'est en rien le maître de son existence.

Cela explique ses choix dans cette œuvre et la composition du livre qui fait alterner un récit autobiographique et un récit fictionnel. Cette fiction a un effet déceptif sur le lecteur et, de fait, le mystère de l'enfant disparu et la description d'une île mystérieuse semblent construire un roman d'aventures exaltant. En effet, le caractère euphorique du début de la description W dépeint une utopie :

La nature profondément hostile du monde alentour, le relief tourmenté, le sol aride, le paysage constamment glacial et brumeux, rendent encore plus merveilleuse la campagne fraîche et joyeuse qui s'offre alors à la vue: non plus la lande désertique balayée par les vents

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 17.

² *Ibid.*, p. 36.

sauvages de l'Antarctique, non plus les escarpements déchiquetés, non plus les maigres algues que survolent sans cesse des millions d'oiseaux marins, mais des vallonnements doux couronnés de boqueteaux de chênes et de platanes, des chemins poudreux bordés d'entassements de pierres sèches ou de hautes haies de mûres, de grands champs de myrtilles, de navets, de maïs, de patates douces¹.

Notons ici l'enjouement du narrateur concernant l'île de W. Elle nous apparaît comme une terre accueillante faisant barrage aux territoires hostiles qui l'entourent. Les habitants sont présentés comme des personnes chaleureuses :

Ils lui [au nouvel arrivant] apprendront, dans l'émerveillement et l'enthousiasme (qui ne serait enthousiasmé par cette discipline audacieuse, par ces prouesses quotidiennes, cette lutte au coude à coude, cette ivresse que donne la victoire ?), que la vie, ici, est faite pour la plus grande gloire du Corps².

Les termes « émerveillement » et « enthousiasme » accentuent l'idée que l'île de W est présentée, dans un premier temps, comme une cité agréable à vivre, une véritable utopie.

Pourtant, il n'en est rien. La guerre est partout, même dans l'imaginaire de l'écrivain. Les souvenirs qu'il relate dans l'autobiographie sont toujours envahis par la guerre même s'il reconnaît : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. » et que « Jusqu'à ma [sa] douzième année à peu près, mon [son] histoire tient en quelques lignes³. Ainsi, la guerre a volé l'enfance de Perec, comme nous l'avons évoqué plus haut. Mais ce rapport personnel à l'histoire et à la guerre en particulier va plus loin.

Pour l'auteur, l'Histoire est tellement imprégnée dans la sienne qu'il va jusqu'à écrire :

Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elle, sinon précisément de mon histoire, de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente ?⁴.

L'auteur lui-même considère qu'il n'a pas d'histoire et va jusqu'à « supposer » alors qu'il s'agit de son vécu. L'accumulation de l'expression « de mon histoire » dénote l'impossibilité pour Perec de se raconter. Ceci laisse à penser que c'est pour cela que l'auteur se cache derrière l'Histoire. Il est peut-être plus facile pour lui de dévoiler

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 94.

² *Ibid.*, p. 96.

³ *Ibid.*, p. 17.

⁴ *Ibid.*

une histoire commune quasiment connue de tous. D'ailleurs cet aspect est explicité par Perec lui-même :

Une fois de plus, les pièges de l'écriture se mirent en place. Une fois de plus, je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou désire le plus : rester caché, être découvert¹.

Là demeure le profond dilemme de Perec.

D'ailleurs ce dilemme se retrouve dans la composition même de l'autobiographie. En effet, Perec se raconte mais à travers une écriture morcelée. Il n'y a pas forcément de lien explicite entre les différents chapitres autobiographiques. Mais paradoxalement, quand il se dévoile, il entre dans les détails, notamment lors du passage, au chapitre 10, sur les photos. Perec décrit au plus juste ce qu'il voit : « ma mère est assise, ou plus précisément appuyée »². A travers le terme « précisément », nous voyons qu'il veut rendre compte exactement de ce qu'il a sous les yeux. Il donne l'impression de s'attacher à ses photos, comme pour combler son absence de souvenirs.

1) Gaspard Winckler : un double fictionnel de Georges Perec

Ainsi, le personnage de Gaspard Winckler peut être interprété comme la représentation de Georges Perec. De ce fait, les souvenirs de l'enfant Perec se retrouveraient à travers ce personnage. Cette représentation fictionnelle permet de comprendre davantage ce qu'a connu l'enfant Perec, les atrocités au milieu desquelles il a tenté de se construire. D'ailleurs, Perec écrit concernant *W* :

W ne ressemble pas plus à mon fantasme olympique que ce fantasme olympique ne ressemblait à mon enfance. Mais dans le réseau qu'ils tissent comme dans la lecture que j'en fais, je sais que je trouve inscrit et décrit le chemin que j'ai parcouru, le cheminement de mon histoire et l'histoire de mon cheminement³.

Ainsi, à travers le chiasme (« le cheminement de mon histoire et l'histoire de mon cheminement »), nous remarquons que Perec assimile son histoire personnelle à l'histoire fictionnelle.

Par la fiction, l'auteur se raconterait lui-même. Dans l'autobiographie Perec écrit clairement : « je me souvins tout à coup que cette histoire s'appelait « *W* » et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance »⁴. *W* est alors une narration d'une autobiographie fictionnalisée dans l'Histoire, comme si

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 18.

² *Ibid.*, p. 74.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.* p. 18.

Perec avait besoin de se cacher derrière Gaspard pour dénoncer les atrocités de la guerre. En ce sens, nous remarquons que la grandeur de la guerre ne suffit pas à Perec, il doit se dissimuler derrière une fiction afin d'accomplir son rôle : se raconter pour mieux dénoncer. Gaspard est « persuadé que les évènements dont [il a] été témoin doivent être révélés et mis en lumière. » comme Georges devait en être, également, intimement convaincu. Gaspard précise bien qu'il « fut témoin et non acteur »¹. Comme pour éviter que le lecteur fasse un amalgame entre lui et les responsables de ces horreurs. L'histoire de Gaspard Winckler serait une véritable autobiographie déguisée de Perec. En effet, il semblerait que notre auteur se cache derrière son personnage principal afin de se dévoiler de façon détournée. Ce qui pourrait dénoter une certaine appréhension de la part de Georges Perec.

Il est certes difficile d'utiliser le terme « autobiographie » pour le personnage fictionnel, puisqu'en effet, nous ne savons rien sur le personnage lui-même, comme sur Perec d'ailleurs. Concrètement, son autobiographie est vide, ou du moins à l'opposé de ce que nous pouvons attendre d'une autobiographie. Cependant, le parallèle peut être construit par des indices subtils comme le prénom de la mère de Gaspard : Caecilia qui rappelle étonnamment celui de la mère de Perec : Cyrla, « qu'on appelait plus communément Cécile »². Le rapprochement entre les prénoms de ces deux mères est alors remarquable. C'est d'autant plus important que, quelques pages plus loin, Perec explique qu'il connaît la signification du prénom de sa mère par des détails fugaces :

Je dois à ce prénom d'avoir pour ainsi dire toujours su que sainte Cécile est la patronne des musiciennes et que la cathédrale d'Albi-que je n'ai vue qu'en 1971-lui est consacrée³.

Or nous avons pris connaissance dix-huit pages auparavant du fait que

Gaspard Winckler était à l'époque un enfant de huit ans. Il était sourd-muet. Sa mère, Caecilia, était une cantatrice autrichienne, mondialement connue, qui s'était réfugiée en Suisse pendant la guerre⁴.

Ainsi, le lien entre la signification du prénom de la mère de Perec et le métier de celle de Gaspard est tissé. Tous les deux ont perdu leurs mères dans des circonstances tragiques et qui demeurent pour Gaspard, l'enfant de Caecilia, encore inconnues. La référence au père, quant à elle, est absente chez Gaspard et quasi inexistante chez Perec.

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p.13-14.

² *Ibid.*, p.49.

³ *Ibid.*, p.59.

⁴ *Ibid.*, p.41.

Nous constatons une quête d'identité historique chez les personnages nommés Gaspard. En effet, nous savons que le vieil allemand, Otto Apfelstahl, fait des recherches sur l'identité d'un enfant, Gaspard, ce qui l'emmène auprès d'un autre Gaspard, adulte, qui a pris l'identité de cet enfant. Ainsi, nous pouvons établir un parallèle avec Perec lui-même qui est en quête de l'enfant qu'il était durant tout le roman. Perec apparaît alors comme un étranger pour lui-même.

Pourtant, l'histoire concernant la recherche de Gaspard, l'enfant sourd-muet, est brutalement interrompue et inexistante dans la deuxième partie du roman. Le lecteur reste sur sa faim. Le fait que Perec fasse le choix d'arrêter la biographie de l'enfance pour consacrer la deuxième partie de son roman à l'île de W permet de mettre davantage en avant le traumatisme de la guerre vécu par l'enfant Perec, comme si tout ce qu'il y avait autour n'avait aucune importance et que sa vie, son imaginaire ne se résumaient qu'à la guerre. Cela se révèle être une véritable obsession pour Perec, tant l'adulte que l'enfant, puisque Perec a écrit l'histoire de W durant son enfance. Son histoire personnelle a tué l'enfant qu'il était. C'est pourquoi la seconde partie exclut complètement la vie de Gaspard.

2) Volonté de la part de Perec de se raconter

Malgré ce passage complexe par la fiction, par moments l'auteur semble vouloir affirmer sa propre existence:

Mais dans le réseau qu'ils tissent comme de la lecture que j'en fais, je sais que se trouve inscrit et décrit le chemin parcouru, le cheminement de mon histoire et l'histoire de mon cheminement¹.

Nous constatons qu'à travers l'écriture Perec se dévoile même s'il passe par un détour qu'est l'histoire fictionnelle.

L'autobiographie et la fiction sont en fait intimement liées, elles se complètent. L'idée que les deux histoires : autobiographie et fiction sont unies est développée par Perec dans un de ses autres livres : *Je suis né*. Il y écrit à propos de *W ou le souvenir d'enfance* :

Cette autobiographie de l'enfance s'est faite à partir de descriptions de photos, de photographies qui servaient de relais, de moyens d'approche d'une réalité dont j'affirmais que je n'avais pas le souvenir. En fait elle s'est faite à travers une exploration minutieuse, presque obsédante à force de précisions, de détails. A travers cette minutie dans la décomposition, quelque chose se révèle².

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 18.

² Georges Perec, *Je suis né*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 84.

Ainsi, nous constatons le désir de Perec de s'affirmer, comme pour se prouver que l'enfant traumatisé, anéanti par l'Histoire a tout de même la volonté de se construire et se découvrir.

Cette citation peut être mise en parallèle avec les recherches d'Otto Apfelstal sur la disparition de Gaspard, le fils de la cantatrice. Effectivement, Otto mène, lui aussi, une enquête minutieuse : « Escalé après escalé, j'ai reconstitué l'histoire de ce voyage, j'ai contacté les familles et les amis des disparus, j'ai eu accès aux lettres qu'ils avaient reçues »¹. L'investissement d'Otto est alors total, comme cela est le cas pour Perec. Là encore, quête personnelle et investigation des pouvoirs de la fiction s'entremêlent.

Dans cette partie nous avons pu développer l'impact, traumatisant et obsédant de la guerre sur l'enfant et l'adulte Perec. Nous ressentons qu'il s'avère plus que difficile de se construire lorsqu'on a grandi dans un tel contexte. L'auteur montre une grande difficulté à se dévoiler. Par moments nous remarquons une confusion entre l'adulte Perec et l'enfant Perec. Ainsi, il est utile d'étudier plus précisément, dans une seconde partie, comment le livre construit littérairement cette figure de l'enfant, et pourquoi cette figure est essentielle dans l'économie symbolique de l'ouvrage.

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 87.

II/ Un récit d'enfance

« En fait, ce que je cherche à atteindre dans mon travail, c'est la manière dont cette enfance m'est redonnée »¹. Dans cette citation, nous constatons que l'auteur désire véritablement retranscrire son enfance en restant le plus fidèle possible au sentiment qui l'anime vis-à-vis de son enfance. Toutefois, le terme « redonnée » pose un questionnement : s'agit-il réellement de son propre vécu, de son propre ressenti ? Ou s'est-il construit une histoire à partir des dires de son entourage ? Ou encore, car l'enfance est « redonnée », au passif, sans complément d'agent, s'agit-il d'un matériau brut, livré tel quel par la mémoire et qu'il s'agirait de remettre en forme ?

L'idée de récit d'enfance a été abordée par Isabelle Dangy dans *Etude sur W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec*. Elle y consacre une sous-partie intitulée : « L'enfant et l'adulte »². Par ce titre, elle montre clairement que les deux figures sont présentes dans le livre. Seulement, il semblerait qu'elle s'attache davantage à analyser l'adulte plutôt que le cheminement de l'enfant pour le devenir (même s'ils sont intimement liés). Perec représente de façon complexe ce cheminement de l'enfance à l'âge adulte, dans la constitution d'une identité propre, mais aussi dans la prise de conscience de la situation historique. Nous entendons donc ici la notion de « récit d'enfance » comme un récit qui prend appui, de façon complexe, sur le point de vue de l'enfant qui développe sa propre perception de son histoire. Le narrateur adulte, dans ce processus, cherche à reproduire ce point de vue afin de mettre en perspective sa propre histoire et l'histoire collective.

Comme nous le démontrerons tout d'abord, l'auteur exploite à cet effet l'insouciance liée à l'enfance, pour proposer une vision naïve mais également poignante de l'Histoire, qui semble perdre de son sens face aux bribes de souvenirs de l'enfant qui n'est sûr de rien. Nous pourrions alors nous interroger sur la valeur que nous pouvons accorder aux souvenirs qui nous sont rapportés et sur le rôle des autres dans la formation de la conscience de l'enfant. En contrepoint de ce rôle de l'enfant et de son entourage, nous verrons enfin qu'au principe même de l'ouvrage se trouve la volonté d'apporter des éléments, des corrections de la part de l'adulte Perec.

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p 91.

² Isabelle Dangy, *Etude sur W ou le souvenir d'enfance Georges Perec*, Paris, Ellipses, 2002, p. 42.

A. L'insouciance liée à l'enfance, un procédé narratif et symbolique

Les enfants n'ont jamais conscience du monde dans lequel ils vivent, ils n'ont pas ce recul qui permet d'analyser et comprendre ce qui se déroule autour d'eux. C'est exactement sur ce principe qu'est construit, dans le livre, l'enfant Perec : « les Allemands qui occupèrent le village m'aimaient beaucoup, jouaient avec moi et que l'un d'eux passait son temps à me promener sur ses épaules »¹. L'enfant ne se méfiait pas des Allemands. Cette insouciance permet même de donner une once d'humanité aux soldats et de montrer que certains n'agissaient pas par conviction. Ce dispositif repose sur deux versants. Tout d'abord, mis en parallèle avec W, cela permet de renforcer l'horreur de l'idéologie nazie, qu'un enfant ne peut pas soupçonner. Mais, d'un autre côté, cela amène aussi une réflexion sur l'Histoire : l'idéologie dépasse les bonnes volontés humaines. Cette image frappante permet ainsi une observation du fonctionnement de l'individu au cœur d'un collectif. De même que le soldat individuel est avant tout un homme doué de sentiments, de la même façon l'enfant dans son individualité n'a qu'une conscience partielle du monde, fondée sur des réactions tout aussi émotives. Cette rencontre s'avère donc riche de sens et d'émotion, bien qu'elle soit réduite à une image fugitive et sans commentaire. Le récit d'enfance, malgré sa dispersion, fonctionne alors comme un livre d'images qui peut donner à réfléchir.

1) Le recours à l'enfance : un danger

Mais ce décalage que provoque l'innocence de l'enfant peut être plus dangereux. Quelques lignes plus bas, Perec écrit :

Elle [une amie de sa grand-mère] avait très peur, disait-elle à ma tante qui me le raconta par la suite, que je ne dise quelque chose qui ne fallait pas que je dise et elle ne savait comment me signifier ce secret que je devais garder².

La guerre n'est ici absolument pas vécue de la même façon selon qu'il s'agisse d'un enfant ou d'un adulte. Le dernier « a très peur » tandis que l'enfant est détaché. Là encore, la confrontation du regard adulte avec celui de l'enfant est révélatrice, cette fois-ci dans un sens dramatique. Le lecteur voit ainsi, paradoxalement, l'horreur de la guerre et l'angoisse qu'elle génère par ce dispositif. Ce détachement de l'enfant peut être rapproché de l'euphorie qui caractérise le ton du narrateur au début de l'histoire de W,

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p 77.

² *Ibid.*

attribuée par le narrateur adulte à l'enfant qu'il était, bien qu'il précise avoir repris cette histoire.

Toutefois, à travers ce qu'a rapporté l'amie de la grand-mère, notons que les adultes mettaient tout en œuvre afin de préserver la jeunesse des enfants. Il s'agissait de ne pas faire naître en eux un sentiment d'effroi, de panique. Perec propose ainsi une réflexion subtile sur les comportements humains dans des circonstances extrêmes. D'un côté, la bonté permet à l'enfant une insouciance, mais de l'autre, cette insouciance n'est que relative : la construction de l'enfant dans un tel univers est parfaitement altérée.

L'enfant Perec ne cherche pas à comprendre ce qui se passe : « Du monde extérieur, je ne savais rien, sinon qu'il y avait la guerre et, à cause de la guerre des réfugiés »¹. Ainsi, l'enfant vit dans une sorte de bulle, et, quand le narrateur évoque le « monde extérieur » il reconnaît alors qu'il était dans un monde intérieur, son propre univers, celui de l'enfance. Mais cet univers est artificiel et troublant : un enfant, grandissant dans un tel contexte historique, ne peut se construire uniquement dans son propre monde. De fait, le livre tout entier est le constat d'un manque, et Perec, loin de se complaire dans le récit d'une enfance heureuse, traque plutôt les signes de ce manque. En effet, l'histoire que nous raconte Perec ne présente qu'un caractère triste. Il désire véritablement rendre compte de la souffrance qu'il a pu connaître.

La guerre a ruiné l'enfant et forcément l'existence de Perec. Cette ruine se laisse sentir dans une difficulté persistante à juger les événements. La répétition de l'expression : « Plus tard » à la fin du chapitre 35 donne l'impression que l'adolescent, qui n'a pas eu d'enfance, cherche à rattraper le temps et finit forcément par être confronté à la dureté de la réalité :

Plus tard, je suis allé avec ma tante voir une exposition sur les camps de concentration. Elle se tenait du côté de La Motte-Picquet-Grenelle (ce même jour, j'ai découvert qu'il existait des métros qui n'étaient pas souterrains mais aériens). Je me souviens des photos montrant les murs des fours lacérés par les ongles des gazés et d'un d'échecs fabriqué avec des boulettes de pain².

L'insouciance de l'enfant a été tellement importante que ce n'est qu'au cours d'une exposition qu'il découvre ce qu'ont été les camps de déportés alors que tout cela se passait près de lui. Il prend alors la place d'une personne actuelle allant visiter par exemple, Oradour sur Glane, ville française dévastée par les SS ou directement Auschwitz, le plus grand camp d'extermination. Pourtant, cette découverte n'est pas

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 122.

² *Ibid.*, p 215.

univoque. Le fait que Perec parle de la découverte des camps et du métro dans la même phrase donne l'impression que les deux découvertes ont été aussi marquantes l'une que l'autre pour l'adolescent. Ainsi, nous pouvons reconnaître qu'en tant qu'adolescent, Perec n'a pas pris conscience de l'horreur de la Seconde Guerre mondiale. Ici, c'est la froideur avec laquelle l'adulte rapporte cette double découverte qui crée le même genre de décalage que le regard de l'enfant. En faisant se télescoper l'horreur de l'histoire et l'innocence ou l'immaturation du sujet, Perec crée une vision complexe de l'histoire et de l'homme, qui ne peut que toucher le lecteur.

2) Une insouciance à double teneur

Cette insouciance est à double tranchant. Elle est positive dans la mesure où elle permet à l'enfant de se construire malgré tout. Cependant, nous pouvons y déceler un versant négatif puisqu'elle ôte toute prise de conscience, ce qui pourrait nuire à l'enfant : « Pour moi, évidemment, c'étaient des adultes, mais je pense maintenant qu'ils ne devaient pas avoir plus de vingt ans »¹. A travers cette citation nous pouvons reconnaître que personne n'était assez « adulte » pour pouvoir gérer une telle horreur. Ainsi, nous pouvons admettre que chacun peut être perçu comme une victime. Même si l'autre est un soldat allemand. De ce fait, les soldats étaient réquisitionnés et envoyés à la guerre. Il apparaît indéniablement que l'enfant n'a plus aucun repère.

Le manque de repère se remarque également par le fait que Perec écrit :

on changeait de lieu, on allait dans une autre pension ou dans une autre famille. Les choses et les lieux n'avaient pas de noms ou en avaient plusieurs ; les gens n'avaient pas de visage. Une fois c'était une tante, et la fois c'était une autre tante. Ou bien une grand-mère².

Il est remarquable que la construction de l'enfant est extrêmement remise en cause dans un tel contexte. Il n'a pas de bases solides auxquelles se rattacher. Effectivement Perec choisit d'insister sur ces détails : les changements de lieu, l'absence ou au contraire l'abondance de noms pour les lieux et les choses,... afin de montrer sa conscience disloquée et l'impossibilité à l'époque d'avoir une enfance normale. On voit toute l'importance de l'usage d'une figure d'enfant dans le projet littéraire de l'auteur, au-delà d'un témoignage réaliste sur la façon dont un enfant perçoit la guerre.

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p.153.

² *Ibid.*, p. 98.

En effet, l'insouciance de l'enfant dans le récit est construite puisque c'est l'adulte qui retranscrit l'histoire même si, comme l'écrit Isabelle Dangy :

Quand il le peut, Perec redevient l'enfant dont il raconte les souvenirs. Il restitue les impressions, les incidents, les événements, comme il les a perçus à l'époque, utilisant pour cela un lexique simple et une syntaxe sans détours¹.

Perec joue alors un rôle : celui de redevenir un enfant, comme s'il souhaitait reconstruire, le temps d'un ouvrage, cette enfance volée. En effet, Perec montre une volonté minutieuse de mettre par écrit son enfance. Comme s'il voulait rassembler toutes les pièces de son enfance comme si, celle-ci était un puzzle : il trouve des fragments d'existence qui lui appartiennent et tente de les assembler au mieux afin d'être au plus près de sa propre histoire.

Finalement, une insouciance semble animer l'enfant Perec, ce qui nous pousse à nous questionner quant à la valeur que nous devons accorder aux souvenirs qu'il nous rapporte. Sont-ils véritables ? Inventés ? Revisités ? C'est ce que nous allons tenter d'étudier dans la prochaine sous-partie.

B. La valeur à accorder aux souvenirs

W ou le souvenir d'enfance est une autobiographie qui surprend dès la première ligne du chapitre 2 : « Je n'ai pas de souvenirs »². Voilà une annonce plus que déroutante à la lecture d'une autobiographie. En effet, selon Philippe Lejeune :

nous appelons autobiographie le récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent principal sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité³.

Ainsi, lors d'une autobiographie le lecteur s'attend à apprendre des éléments de la vie de son auteur, à rentrer dans son intimité. Or, ici Perec déstabilise complètement son lecteur. Il se demande en quoi consistera donc le récit et du même coup si ce qui sera raconté ne serait pas en fait des événements, des histoires revisités, inventés.

1) Des souvenirs dénaturés

Les souvenirs sont véritablement altérés : « Esther m'a dit », « disait-elle à ma tante qui me le raconta par la suite »¹. Ces passages montrent que ses souvenirs lui sont

¹ Isabelle Dangy, *Etude sur W ou le souvenir d'enfance Georges Perec*, Paris, Ellipses, 2002, p. 42.

² Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p 17.

³ Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1998, p . 10.

rapportés, ils ne lui sont donc pas propres et personnels. C'est le deuxième aspect – après l'incompréhension de l'enfant - qui explique la difficulté pour l'enfant de se construire dans l'univers de la guerre. D'ailleurs, Perec écrit : « Mon enfance fait partie de ces choses dont je sais que je ne sais pas grand-chose »². Son enfance est une partie de sa vie qui, finalement, ne lui a pas appartenu. Ainsi, Perec cherche à se reconstruire dans le récit de son histoire, il tente, tant bien que mal, de retrouver les moments de sa vie qui lui ont échappé. Dans *Je suis né* il a évoqué : « le monde clos de mes souvenirs, ressassés jusqu'à la satiété et l'écœurement »³. A travers cette citation, nous constatons que le passé est alors une source de souffrance pour notre auteur. Le doute demeure constant quant à la véracité des propos de Perec, d'autant plus qu'il a écrit : « une confession écrite est toujours mensongère »⁴.

Lorsque ses souvenirs d'enfance ne lui sont pas rapportés par une tierce personne, il semblerait que Perec n'en ait pas ou que ces souvenirs soient très confus : « J'ai tout oublié de mes premières années d'existence »⁵. L'adverbe « tout » accentue l'idée que Perec, même s'il puise au plus profond de sa mémoire, serait incapable d'avoir des souvenirs de son enfance. Il reconnaît lui-même ne pas avoir de lien avec cette partie de sa vie : « Je ne sais où se sont brisés les fils qui me rattachent à mon enfance »⁶. Même si quelques lignes plus bas il admet que son enfance

est le sol sur lequel [il a] grandi, elle [lui] a appartenu, quelque soit [sa] ténacité à affirmer qu'elle ne [lui] appartient plus⁷.

Ainsi, nous constatons la réelle perte et confusion de Perec. Son enfance était à lui mais l'Histoire la lui a enlevée. Son impuissance face à la narration de son enfance se constate dans son écriture par une esthétique du fragment : « cette écriture non liée, faite de lettres isolées incapables de se souder entre elles pour former un mot »⁸ montre que l'auteur ne cherche pas à synthétiser mais bel et bien à dire ce dont il se souvient à l'instant où il s'en souvient.

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p 73, p.77.

² *Ibid.*, p. 25.

³ Georges Perec, *Je suis né*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 14.

⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁵ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p 25.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 97.

2) Un récit fictionnel à ne pas négliger

Il conviendrait d'accorder une importance, d'autant plus grande, à la partie fictionnelle puisqu'elle serait le véritable reflet des souvenirs de l'enfant Perec :

je me souvins tout à coup que cette histoire s'appelait "W" et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance¹.

En effet, à travers cette citation Perec donne un indice au lecteur : il est invité à s'intéresser de près à l'histoire de W puisqu'elle n'est pas, comme elle y paraît de prime abord, une simple histoire fictionnelle. Nous avons pu déjà le constater lors de la première partie de l'étude. Ainsi, Perec joue avec les normes littéraires faisant d'une fiction une autobiographie. Nous pouvons déceler une part d'affabulation dans les souvenirs autobiographiques. En effet, à partir d'un détail l'enfant se laisse parfois à inventer, à fabuler. Cela peut se constater notamment dans le chapitre 8 où de la page 53 à 61, l'adulte Perec apporte des rectifications à deux textes qui parlent de ses parents, et qu'il avait écrits à l'âge de quinze ans. Les pages de rectifications apportent des informations intéressantes quant à la description de ses parents, l'histoire de son nom de famille, etc. Ces corrections permettent de constater que Perec a, tout de même, fait du chemin depuis la rédaction de ces textes. Cependant, à travers cela, nous constatons que les souvenirs enfantins sont altérés et que l'adulte désire véritablement rendre compte de la vérité au point de dévaloriser la parole de l'enfant qu'il était.

3) Des souvenirs fragmentés

La perte de mémoire a des conséquences littéraires. En effet, les souvenirs nous sont présentés en bribes, comme cela se voit notamment dans tout le chapitre 10. Les souvenirs semblent lui revenir par fragments, au point qu'il va jusqu'à leurs donner des titres : « La rue Vilin, Deux photos, Le boulevard Delessert, L'Exode, Une photo, L'école, Le départ »². Le style employé par Perec dans ces descriptions, comme par exemple l'utilisation du présent à plusieurs reprises : « J'ai des cheveux blonds », « Je suppose », « Je pilote une petite voiture »³ donne l'impression de parcourir un album photos. A travers les titres que donne Perec, nous avons l'impression qu'à partir du moment où des souvenirs lui reviennent, il est désireux de les structurer, comme pour ne

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 18.

² *Ibid.*, p. 71-80.

³ *Ibid.*, p. 74-76

plus jamais les perdre. Le fait également que l'auteur ait des trous de mémoire, voire une absence totale de souvenirs permet une création littéraire originale.

Finalement, le roman oscille entre de véritables souvenirs et des souvenirs revisités. Ce qui pose le problème de la mémoire à long terme : la mémoire différée. Il s'agit de la mémoire regroupant tous les souvenirs de la vie courante. Il est intéressant de s'attacher à cette mémoire dans la quête de Georges Perec puisqu'elle est complètement dépositaire de notre histoire personnelle. Au sein du roman, nous observons qu'elle est réellement endommagée. Nous pouvons reconnaître que Perec effectue un constat, tout au long de son œuvre, sur sa propre histoire.

C. De la quête individuelle au façonnement d'une conscience collective

L'écriture est une manière pour l'adulte Perec de rendre hommage à l'enfant qu'il était et à sa famille :

j'écris parce qu'ils [ses parents] ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie¹.

Dans cette déclaration assez lyrique, nous remarquons que Perec a besoin de l'écriture afin de s'affirmer en tant qu'être humain et d'accepter son existence. En effet, il est avant tout un survivant, et ce simple fait le charge d'une mémoire collective qu'il doit reconstituer pour pouvoir donner un sens à ses propres souvenirs éparés. D'ailleurs, Perec reconnaît lui-même :

J'ai aussi écrit *W ou le souvenir d'enfance* et tout ce travail autobiographique s'est organisé autour d'un souvenir unique qui, pour moi, était profondément occulté, profondément enfoui et une certaine manière nié².

Le fait que le souvenir de son enfance était « d'une certaine manière nié », nous permet de reconnaître que le contexte historique dans lequel il a grandi l'a véritablement détruit, à une période de sa vie où cela aurait dû être l'inverse.

1) Une psychanalyse au service du récit d'une histoire collective

Cependant, il ne s'agit pas uniquement d'une histoire personnelle. En effet, l'histoire de Perec est celle d'un peuple persécuté. Perec se pose alors, en un certain sens, comme le porte-parole de cette communauté. L'important n'est donc pas que ce

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, 1975, p. 64.

² Georges Perec, *Je suis né*, Paris, Le Seuil, 1990, p. 83.

soit vrai ou pas, mais que cela donne une image juste d'une histoire collective. En ce sens, l'écriture est moins égoïste, et plus efficace, que la psychanalyse.

Perec entreprend en effet une histoire singulière d'enfance pour aller au-delà de sa conscience d'adulte, ce qui est comparable à la cure psychanalytique dont il a fait l'objet à trois reprises comme l'écrit Anne Roche. Il est important de revenir sur le fait que Perec a eu recours à la psychanalyse, puisque cela démontre qu'il était rongé par un mal-être intérieur dont il devait se libérer par tous les moyens. Toutefois, le but n'est pas de se guérir individuellement, mais de faire émerger une vérité propre à une époque. De plus, la psychanalyse aurait également pu lui fournir une autre matière à recomposition littéraire. Toutefois, cette méthode s'est révélée être un véritable échec. D'ailleurs à ce propos, Perec a écrit : « La psychanalyse ne ressemble pas vraiment aux publicités pour chauves : il n'y a pas eu un "avant" et un "après" »¹. Ainsi, il critique une certaine conception de la psychanalyse comme susceptible de guérir complètement : en fait elle sert à retrouver le passé et à lui faire face, même si la douleur n'est pas guérie pour autant. A propos de son analyse il confie :

Il [le temps de l'analyse] dura le temps que mon histoire se rassemble : elle me fut donnée un jour avec surprise, avec émerveillement, avec violence, comme un souvenir restitué dans son espace, comme un geste, une chaleur retrouvée².

Ainsi, nous remarquons d'autant plus combien le manque de l'enfance peut engendrer un fort traumatisme sur un individu. La redécouverte, ou plus exactement, dans le cas de Perec, la découverte de son enfance est tellement essentielle qu'il l'a qualifié de « chaleur retrouvée ». Il expose donc clairement qu'il avait perdu son enfance et que ces retrouvailles ont créé en lui une émotion intense, comme une intimité retrouvée avec les siens.

2) Un récit introspectif en perpétuelle recomposition

Dans le prolongement de cette quête personnelle, l'acte d'écriture, à travers *W ou le souvenir d'enfance* nous apparaît lui-même comme une sorte d'introspection. Comme l'écrit Isabelle Dangy : « *W* n'est pas le récit de souvenirs mais celui d'une quête et d'une élaboration de souvenirs »³. Alors, il semblerait que Perec, à travers son

¹ *Les Lieux d'une ruse*, Hachette, cité par Anne Roche dans *Anne Roche commente W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec*, Paris, Gallimard, 1997, p. 130.

² *Ibid.*, p. 132.

³ *Ibid.*, p. 44.

ouvrage, soit son propre psychanalyste. *W* serait alors un subterfuge afin de partir à la découverte de son passé, de son enfance.

Nous constatons un dialogue entre l'enfant, le jeune adulte et l'adulte qui permet de rectifier et démultiplier les souvenirs, le faux est rectifié mais toujours mentionné car l'imaginaire est important.

Le désir de Perec de se raconter n'a pas été spontané. Cependant, une fois qu'il a pris la décision de se dévoiler, nous constatons que Perec prend son rôle à cœur, même si sa façon de procéder reste mystérieuse et décousue. Cependant, nous devons reconnaître que ce n'est pas pour autant qu'il devient un porte-parole identitaire. Il donne une valeur exemplaire à son cas puisqu'il est poignant mais il respecte également la mémoire des morts et ne prétend pas la représenter totalement. Ainsi, nous remarquons une simple volonté de se dire, sans prétention, pleine de modestie de se dire.

Pour ce faire, nous constatons qu'il n'hésite pas à apporter certaines rectifications, certaines nuances, à ce qui lui paraissait pourtant être la vérité, reconnaissant même à un moment avoir « un tardif scrupule d'autobiographe »¹. Lors de la description d'une photo il écrit, dans un premier temps : « Sa capote descend très bas » pour rectifier quelques pages plus loin :

Non, précisément, la capote de mon père ne descend pas très bas : elle arrive aux genoux, de plus, les pans sont relevés à mi-cuisse. On ne peut donc pas dire que l'on "devine" les bandes molletières : on les voit entièrement et l'on découvre une grande partie du pantalon².

Nous pouvons percevoir ces rectifications comme une véritable volonté pour Perec de rendre hommage à son enfance et d'être au plus près de la vérité. Au cours du chapitre 8, Perec adulte reprend ses souvenirs de jeune adulte pour les corriger. Pour ce faire, il insère des notes en gras. Les corrections et réécritures se trouvent au service de cette démarche. Il n'entend plus laisser dans l'erreur, dans des souvenirs erronés l'enfant qu'il était. Pour cela, il va jusqu'à ressentir le besoin de retourner sur les lieux de son enfance :

je revins rue Vilin, en 1961 ou 1962, un soir d'été. La rue n'évoqua en moi aucun souvenir précis, à peine la sensation d'une familiarité profonde. Je ne parvins à identifier ni la maison où avaient vécu les Szulewicz, ni celle où j'avais passé les six premières années de ma vie et que je croyais à tort se trouver au numéro 7³.

¹ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Gallimard, 1975, p. 108.

² *Ibid.*, p. 46-53.

³ *Ibid.*, p. 72. Nous trouvons son obsession pour les chiffres et sans doute un clin d'œil au lecteur. Sans que nous ayons d'interprétation implicite.

En écrivant cela, Perec montre de nouveau une enfance brisée qu'il souhaite malgré tout reconstruire. D'ailleurs, comme l'expose Isabelle Dangy :

Perec, parvenu à l'âge d'homme, a éprouvé le besoin de venir visiter certains décors les plus importants de son enfance, et il fait état dans *W* de ces voyages qui sont pour lui autant d'occasions de faire le point, de se situer par rapport à son passé en comparant la réalité avec l'image qu'il en avait gardée, en essayant de faire jaillir des images nouvelles par la redécouverte de certains endroits¹.

De ce fait il en ressort le sentiment que l'auteur souhaite par quelques moyens, soigner le mal par le mal et se confronter directement à son enfance, qu'il avait sensiblement occultée.

Dans cette partie, nous nous sommes intéressée à la figure de l'enfant, centrale, dans le roman de Perec. Pour ce faire, Perec joue avec l'insouciance propre liée à l'enfance. Ce recours laisse planer un doute quant à la véracité des souvenirs. Enfin, comme nous l'avons démontré, la quête personnelle de Perec n'est, en fait, que le témoignage de toute une communauté. Une communauté qu'il souhaite faire revivre dans des souvenirs, tant bien que mal aussi, puisque même s'il ressent « à peine la sensation d'une familiarité profonde » celle-ci est tout de même présente.

¹ Isabelle Dangy, *Etude sur W ou le souvenir d'enfance Georges Perec*, Ellipses, 2002, p. 43.

Conclusion

Tout au long de cette étude de *W ou le souvenir d'enfance*, j'ai tenté de démontrer comment l'enfant Perec a essayé de se construire dans le contexte historique de la Seconde Guerre mondiale. Nous avons remarqué qu'il s'agit d'un homme véritablement traumatisé par l'enfance qu'il a vécu, dominée par les atrocités que nous connaissons de cette période historique. Cependant, c'est en douceur que Perec nous conduit vers la dénonciation des horreurs de la guerre. C'est de façon très habile, notamment à travers une déconstruction des livres destinés à la jeunesse, que Perec nous entraîne dans une allégorie du nazisme par la fiction de l'île de W. Une fois plongés dans cette narration, nous avons pu constater qu'une réelle dénonciation de la politique hitlérienne est établie.

Par la suite, nous avons remarqué que le traumatisme de Perec a été d'une importance telle qu'il a assimilé son histoire personnelle à l'Histoire. Il convient de rappeler que la construction fragmentée de ce roman dénote une difficulté pour l'auteur de retranscrire son passé. Le rôle de la mémoire est alors soulevé : elle est l'élément central de la quête littéraire de l'auteur. Perec semble avoir occulté sa mémoire ou plutôt avoir beaucoup de mal face à la confrontation avec son passé.

De plus, ce n'est pas sans danger que notre auteur, dans son récit, a donné la parole à l'enfant qu'il était, mettant en avant l'insouciance liée à l'enfance ; qui propose une vision naïve, mais non sans ressentiment, de l'Histoire. Cette transmission de parole peut être perçue comme une manière pour Perec, de revivre son enfance volée. Mais c'est également un moyen de retranscrire l'histoire de toute une communauté.

Finalement, au-delà de l'entreprise autobiographique, *W ou le souvenir d'enfance* ne constitue-t-il pas le miroir d'une communauté toute entière ? Ainsi, nous pouvons nous demander si l'autobiographie de Perec, ne nous fait pas, fatalement, basculer dans une biographie. En effet, à la lumière d'autres ouvrages tels que *Si c'est un homme* de Primo Levi, *Aliocha* d'Henri Troyat ou même *Ô vous frères humains* d'Albert Cohen, l'individu, tous ces personnages malgré leur intensité sont « sacrifiés », ils sont assimilés à une communauté martyr d'une époque révolue ; leur visage n'est plus finalement qu'un masque dans lequel chaque lecteur reconnaît chacun de ceux qui ont souffert et qui sont morts.

Bibliographie

Sources

- PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, L'imaginaire Gallimard, 1993, [Denoël, collection « les Lettres Nouvelles », 1975].
—, *Je suis né*, Paris, Le Seuil, 1990 .

Ouvrages critiques

- CASARIL Guy, *Rabbi siméon bar yochai et la Cabbale*, Paris, Le Seuil, 1961.
DANGY-SCAILLIEREZ Isabelle, *Etude sur W ou le souvenir d'enfance, Georges Perec*, Paris, Ellipses, 2002.
HILBERG Raul, *La Destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Gallimard, 2006.
IFRAH Georges, *Histoire universelle des chiffres*, Paris, Seghers, 1981.
JAEGER WERNER, *Paideia, La formation de l'homme grec*, Paris, Gallimard, 1988.
LAPPRAND Marc, *Poétique de l'OuLiPo*, Amsterdam, Rodopi, 1998.
LEJEUNE Philippe, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand colin, 1998.
ROCHE Anne, *W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec*, Paris Gallimard, 1997.

Articles mis en ligne

- <http://www.oulipo.net/oulipiens/O>, consulté le 11 mai 2011.
<http://www.usmmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=284> consulté le 14 avril 2011.
http://fr.wikipedia.org/wiki/William_L._Shirer, consulté le 27 avril 2011.
http://calounet.pagesperso-orange.fr/biographies/perec_biographie.htm, consulté le 11 avril 2011.

Usuels

- Dictionnaire encyclopédique*, Larousse, 2000.